

Les Lettres de mon Château

PAR MAZARIN

22.- Signé Michel Rocard

Depuis son arrivée à l'Elysée, Jacques Chirac a beaucoup écrit et reçu de nombreuses lettres. Tout le monde s'adresse à lui : ses amis, ses ennemis, ses proches comme ses adversaires. Un de ses fidèles, homme de l'ombre et de pouvoir comme l'était Mazarin, a compilé cette correspondance historique.

Monsieur le Président de la République, cher Jacques,,

Rassure-toi, si je prends la plume, c'est d'abord au nom de notre amitié. Pas comme ces usurpateurs en amitié que sont les prétendus amis de trente ans. Tu vois ce que je veux dire... Nous, nous sommes des amis de quarante ans. Et cela change tout. Une amitié de quarante ans n'est certes pas donnée à tout le monde. Si tu savais ce que j'ai gardé en mémoire de notre adolescence à Sciences po. C'est curieux, il a fallu que tu deviennes président de la République pour que je m'en souvienne comme si c'était hier.

Tu penses que l'on y a été heureux ! Un véritable paradis. Remarque bien que l'on avait eu parfaitement raison de penser à se répartir les rôles. Oh ! je sais bien qu'avec les filles, tu avais le beau rôle. C'était normal : tu étais le grand, j'étais le petit ; tu étais le fort, j'étais le maigre, le malingre ; tu en imposais, j'étais timide. Mais reconnais en revanche que, pour les questions intellectuelles, je reprenais très nettement le dessus. J'avais des idées sur tout, même si, déjà, une légère complexité dans le maniement du langage m'empêchait d'être compris par tous. Souviens-toi, même toi tu me réprimandais parce que ce que j'écrivais était si compliqué que tu n'arrivais plus à copier. Oui, je te l'avoue, j'ai la nostalgie de cette époque où il nous était possible de travailler ensemble. Tu vois, j'ai tout de même une bonne nature car la vérité voudrait que je rappelle que c'était toujours moi qui travaillais et toi qui t'amusais. Je me souviens même que, à l'époque, tu étais beaucoup plus à gauche que moi. Tu avais même signé l'appel de Stockholm qui dénonçait les guerres et autres expérimentations nucléaires. Tu aurais l'air malin si, aujourd'hui, je révélais cette partie ignorée de ta vie ! Rassure-toi, je n'en ai nulle envie, j'ai trop d'amitié pour toi pour agir ainsi.

Et puis permets-moi cette confiance : si tu savais comme je suis heureux que François Mitterrand ne soit plus à l'Elysée ! Un cauchemar, cet homme ! Et, en plus, d'une méchanceté ! Avec moi en tout cas. Il m'a constamment traité comme l'on traite, dans une cour de récréation, le plus petit, le plus

chétif, surtout quand il a eu le malheur d'être pauvre, juif et noir. Tu vois un peu ! Un véritable sadique. Si encore j'avais pu me défendre. Mais, curieusement, cela m'était devenu rigoureusement impossible. Ce que j'en avais peur ! Une peur panique, obsessionnelle, irraisonnée et, je te prie de le croire, bien réelle.



tu as pris la décision qui s'imposait : augmenter l'ISF et, donc, faire payer les riches. On me dit même que tu t'apprêtes à augmenter la CSG. Alors là, je veux te dire deux fois bravo. Tu montres ainsi la très grande proximité intellectuelle qui nous lie car c'est moi qui ai créé la CSG. Je l'invente, tu l'augmentes. As-tu remarqué que cela rimait parfaitement ? Tu as raison, après avoir fait payer les riches, il convient de faire payer tout le monde. Comme cela, personne ne pourra se plaindre. On ne te reprochera pas de traiter les uns mieux que les autres : tout le monde aura été maltraité.



Crois-moi, c'est mieux ainsi car, de toute façon, les Français ne sont jamais contents. Mieux vaut leur donner une raison. Dans le cas contraire, leur courroux ne manquerait pas de s'exercer sur ta personne. Je veux également te dire combien j'ai apprécié ton assurance s'agissant de la Bosnie. Et c'est un spécialiste qui te parle. N'oublie pas que j'avais eu, au moment des événements de Gdansk en Pologne, l'idée géniale d'y envoyer la flotte française. Cela avait fait grand bruit à l'époque. Les médiocres ne l'avaient naturellement pas compris mais je sais bien que, dans ton for intérieur, tu avais mesuré la pertinence de mon initiative. D'ailleurs, le geste que tu viens d'accomplir dans cette si malheureuse affaire bosniaque est tout à fait dans la logique de mes « propos polonais ». Après deux septennats parfaitement médiocres sur le plan des

initiatives diplomatiques de la France, tu viens, d'un seul coup d'un seul, de rendre à notre pays son statut de grande puissance. Enfin sur la surface de cette planète se trouve un homme d'Etat pour dire aux Serbes leurs quatre vérités ! Ce pauvre Mitterrand, dont il faut bien reconnaître qu'il a toujours été un homme du passé, en est resté à 1914. Toi, avec une rapidité stupéfiante, tu t'es projeté dans l'avenir. Voilà pourquoi j'approuve ta politique étrangère et la fermeté qui est la tienne. Si tu savais comme nous l'attendions avec impatience !

Il y a, bien sûr, cette petite affaire des essais nucléaires. Je ne suis pas certain d'être en total accord avec toi mais, surtout, ne t'inquiète pas. Ce ne sont, après tout, que des brouilleries. D'ailleurs, je te confie très sincèrement que je n'ai jamais rien compris aux affaires des militaires. Elles m'ont toujours paru étranges et complexes. D'ailleurs, cela n'a aucune importance puisque, si tu sais que je n'ai pas renoncé à toute ambition, j'ai en revanche abandonné toute idée d'être un jour président de la République. A la réflexion, je crois

le but unique de ne pas mécontenter son père. Car, si tu ne le savais pas, je me fais un plaisir de te l'apprendre : le père Fabius est un antiquaire richissime. Et après cela, on voudrait se faire passer pour un socialiste ! On aura vraiment tout vu... Alors que toi, en véritable homme de gauche,

d'ailleurs que je n'en ai pas l'étoffe, et peut-être même pas l'envie. Le reste, je suis prêt à l'examiner avec un œil parfaitement bienveillant, surtout si c'est toi qui en prends l'initiative.

Au fond je me demande bien pourquoi, durant si longtemps, on a fait semblant, toi et moi, de ne pas s'entendre et de ne pas se comprendre. C'est d'autant plus absurde que je me sens aussi éloigné de l'équipe actuelle du Parti socialiste que tu peux l'être des balladuriers – ou, plutôt, de ce qu'il en reste. Imagines-tu ce qu'il nous sera possible de faire si nous organisons en commun nos efforts ? Je suis capable de te garantir la paix sociale. Je t'avoue franchement que je ne crois pas que c'est le chemin qu'est en train de prendre ton Premier ministre. Il est beaucoup trop raide. De surcroît, je suis certain que tu as remarqué qu'il se débrouillait, le bougre, pour que tu baisses davantage que lui dans les sondages. Je te conseille de ne pas tolérer trop longtemps cet état de fait. Si tu laisses s'installer cette situation, tu risques d'avoir à assumer l'irréparable. Tu dois donc t'obliger à se porter sur le devant de la scène pour qu'il assure à son tour les mauvaises affaires. Crois-moi, c'est possible. J'ai eu une sacrée expérience avec François Mitterrand. C'est le champion du monde toutes catégories pour refiler à son Premier ministre toutes les « patates chaudes » qui risqueraient de passer à sa portée.

C'est te dire que, si un jour, par extraordinaire, je devais redevenir Premier ministre, je n'aurais aucun mal à reprendre le pli. C'est finalement une simple question de pratique et d'habitude. Mets cela dans un coin de ta tête. On ne sait jamais, cela pourrait t'être utile.

Je veux également te féliciter pour ta si courageuse prise de position sur l'affaire de Vichy. Jamais François Mitterrand – qui pourtant, avait tant de choses à se faire pardonner – n'avait osé aller aussi loin. Et Dieu sait qu'il t'en a fallu, du courage ! J'ai bien conscience qu'en agissant ainsi, tu prenais le risque de prendre à rebours l'ensemble du mouvement gaulliste. Mais c'est justement là que l'on voit les grands hommes. De Gaulle s'était pris les pieds dans le tapis. Tu as bien raison de rectifier le tir. Là encore, tu as fait beaucoup mieux que François Mitterrand. Tu me feras donc une grande joie, mon cher Jacques, si tu m'offrais la possibilité, alors que je suis proche de la fin de ma fin politique, de travailler avec toi, ne serait-ce que quelques années. Si un jour le sort des urnes devait être cruel pour le gouvernement de ce pauvre Juppé, il ne faudrait surtout pas que tu commettes l'erreur de te sentir engagé le moins du monde. Tu verras qu'ils essaieront de te culpabiliser pour que tu cèdes et que, finalement, tu partes. Il faut vraiment beaucoup de mauvaise foi pour oser affirmer que tu

étais en quoi que ce soit responsable de l'action des ministres. Il te faudra seulement choisir un autre Premier ministre. Cela ne sera pas difficile car, mis à part moi, tu ne connais personne au Parti socialiste. Crois-moi, tu ne perds rien. Les pires, tu les trouveras dans la nouvelle génération. J'ai une mention particulière pour Ségolène Royal, la plus hystérique, absolument hors concours. C'est Cresson en plus jeune. Je te laisse imaginer ! Quant à Martine Aubry, sa dureté me fait peur. C'est bien simple, on dirait François Mitterrand en femme. Laurent Fabius, lui, a trouvé le moyen de trahir celui à qui il devait tout. Imagine quelle pourra être son attitude avec toi à qui il ne doit rien ! Jospin, est-il même besoin que je t'en parle ? Comment penser une seconde que tu puisses t'entendre avec un homme qui est aussi fruste que tu es bon vivant. Certes, moi aussi, je suis protestant, mais du bon côté, c'est-à-dire de celui qui ne pratique rien. Oui, à la réflexion, je crois vraiment que ce n'est pas discutable. Je crains bien que je sois le seul avec qui tu sois susceptible de t'entendre au Parti socialiste. J'ajoute, et ce n'est pas le moins, qu'avec tout le mal qu'ont dit de moi mes camarades, je suis certain que ça finit par me rendre sympathique auprès de tes électeurs de la majorité – qui deviendront, dans ce cas, la minorité. Il est vrai que j'ai oublié Jacques Delors. Certes, il a toutes les capacités nécessaires, personne ne saurait le discuter, mais son caractère, mon cher Jacques, son caractère... Il ne s'est pas amélioré avec l'âge ! Sais-tu qu'il a largement dépassé les soixante-dix ans ? Il est donc beaucoup plus vieux que nous. C'est une fatalité mais il ne te reste donc plus que ton vieil ami Michel. Tu te rends compte un peu, si nous avions pu penser que deux amis d'enfance se retrouveraient président de la République et Premier ministre ? Cela nous aurait fait tout drôle. J'ai hâte que nous retrouvions notre complicité d'antan. Dans l'attente, je travaille, je me prépare... et j'espère.

Ton ami,

Michel Rocard



Je dois d'ailleurs te dire que je suis littéralement époustoufflé par ton démarrage. Ne m'en veux pas mais je ne t'aurais pas cru capable d'un tel sans-faute. Si ces doctrinaires, sectaires et limités du Parti socialiste ne veulent pas comprendre que tu es désormais beaucoup plus à gauche que ne l'a